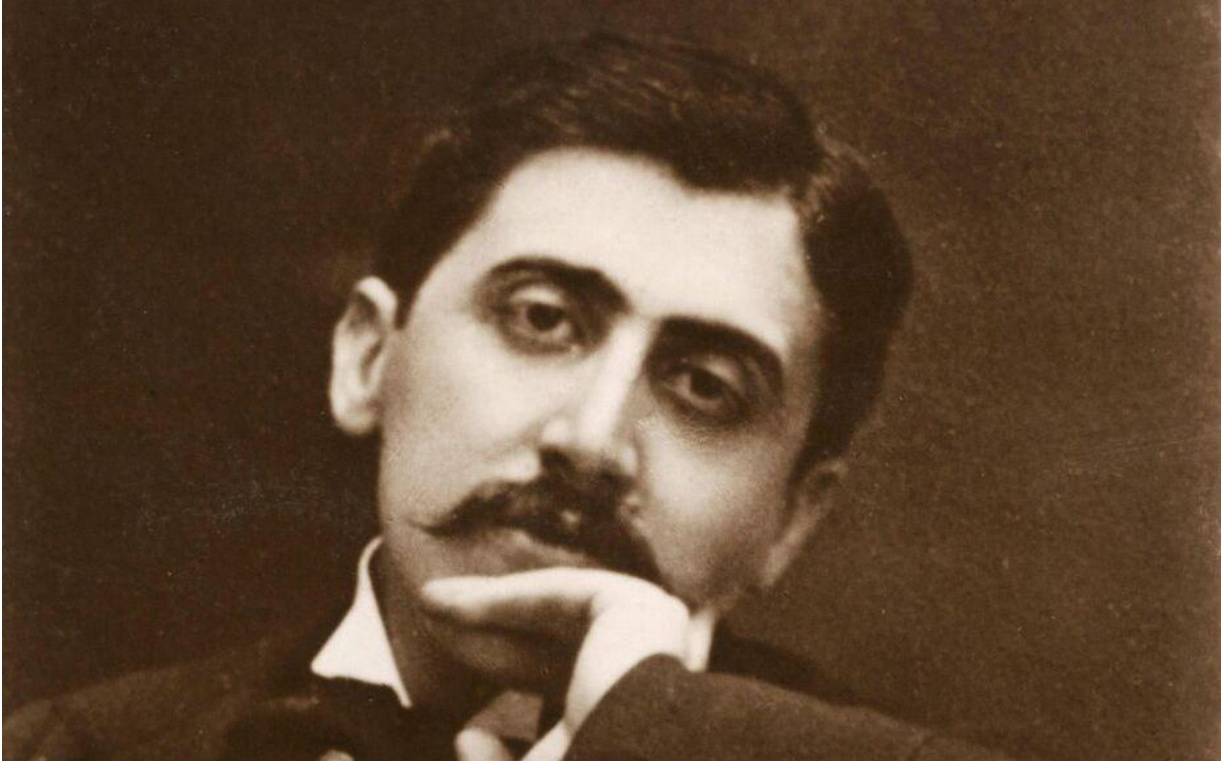


A la recherche de Proust

Par Daniel Horowitz



Marcel Proust est un écrivain français mort en 1922 à l'âge de 51 ans. Son œuvre principale est un roman-fleuve en sept tomes qui s'intitule « *À la recherche du temps perdu* ». Le narrateur, qui est l'alter ego de Proust, analyse tout au long de quelque 2500 pages la corrélation qui existe entre l'art, la mémoire et le Temps.



Proust était juif par sa mère, Jeanne Weil, femme cultivée issue de la grande bourgeoisie israélite du 19^{ème} siècle. Elle s'était mariée civilement et ne s'est jamais convertie. Proust était baptisé, mais était solidaire de la communauté juive quand l'occasion s'en présentait. Il fut parmi les premiers jeunes intellectuels à s'élever publiquement contre la condamnation de Dreyfus et soutenait le sionisme.

La manière dont Proust dépeint certains Juifs dans la « Recherche » a parfois une connotation antisémite. Mais il s'agit du regard du narrateur qui constate l'échec de l'assimilation des Juifs. Le fait est que la société

dans laquelle vit Proust ne perçoit toujours pas les Juifs comme des Français à part entière, malgré l'Emancipation.

Un des personnages de la « Recherche », le Baron de Charlus, est un pervers narcissique qui cumule toutes les tares d'une aristocratie décadente. Il est évidemment antidreyfusard, mais quand il s'exprime sur l'Affaire il dit *« je crois que les journaux disent que Dreyfus a commis un crime contre sa patrie, je crois qu'on le dit, je ne fais pas attention aux journaux, je les lis comme je me lave les mains, sans trouver que cela vaille la peine de m'intéresser. En tout cas le crime est inexistant, Dreyfus aurait commis un crime contre sa patrie s'il avait trahi la Judée, mais qu'est-ce qu'il a à voir avec la France ? »*

Albert Bloch, autre personnage de la « Recherche », est un camarade juif du narrateur qui travaille à faire oublier ses origines afin de se faire admettre dans la haute société. Le narrateur se souvient d'une scène qui se déroule un jour d'été sur une plage chic de Balbec¹ :

« Un jour que nous étions assis sur le sable, Saint-Loup et moi, nous entendîmes d'une tente de toile contre laquelle nous étions, sortir des imprécations contre le fourmillement d'Israélites qui infestait Balbec. « On ne peut faire deux pas sans en rencontrer, disait la voix. Je ne suis pas par principe irréductiblement hostile à la nationalité juive, mais ici il y a pléthore. On n'entend que « Dis donc, Apraham, « chai fu Chakop. On se croirait rue d'Aboukir. » L'homme qui tonnait ainsi contre Israël sortit enfin de la tente, nous levâmes les yeux sur cet antisémite. C'était mon camarade Bloch. »

¹ Balbec est une station balnéaire imaginaire dans la « Recherche », probablement inspirée de Cabourg.



La « Recherche » se déroule dans la haute bourgeoisie et dans l'aristocratie de la Belle-Epoque, de son apogée jusqu'à son déclin.

Il y a dans la « Recherche » une peinture de mœurs où défilent 200 personnages qui sont une mine pour les sociologues, les psychologues et les historiens. On peut donc voir dans la « Recherche » une sorte de fresque historique et sociale, à l'instar de la « Comédie Humaine », des « Misérables » ou des « Rougon-Macquart »².

Mais l'important n'est pas d'identifier le narrateur, de connaître son monde, son époque ou la biographie de Proust. Ce qu'il dit de l'amour, de la jalousie, de l'homosexualité, de l'antisémitisme, de la nature, du snobisme, de l'affaire Dreyfus, de l'amitié, de la famille, de l'architecture, de la peinture, de la musique, des travers et des misères des personnages, tout cela n'est que décorum. L'on peut aussi être tenté de voir dans la « Recherche » des jugements de valeur ou de la critique sociale, mais Proust n'est pas un moraliste.

Il n'y a pas d'intrigue à proprement parler dans la « Recherche », mais des scènes de vie, souvent d'une grande banalité du point de vue formel, qui se succèdent sans rien d'épique. Les portraits de ses personnages que

² Respectivement Balzac, Victor Hugo et Zola.

croque le narrateur sont souvent impitoyables, caricaturaux et cruels. Certaines scènes hilarantes donnent l'impression que Proust règle des comptes. Peu importe que l'on se retrouve ou pas dans les protagonistes ou dans les milieux qu'il décrit. Les souvenirs en eux-mêmes ne constituent que la matière première dont Proust se sert pour analyser le *processus de remémoration*. Ce ne sont pas les souvenirs en tant que tels qui comptent dans la « Recherche », mais *le mécanisme qui les fait remonter dans la conscience de manière involontaire au fil du Temps*.



Le véritable personnage de la « Recherche », c'est donc le Temps.

Il n'y a pas de temps vide. « *Une heure n'est pas qu'une heure* », dit Proust, « *c'est un vase rempli de parfums, de sons, de projets et de climats* ». Le temps est toujours fait de quelque chose, le temps est un réceptacle, un contenant, un réservoir, dans le même sens que *toute conscience est conscience de quelque-chose*³. La philosophie de la « Recherche », c'est en quelque sorte l'équivalent en littérature de la phénoménologie. Chaque être humain étant unique, la manière dont il constitue subjectivement sa connaissance du monde est également unique.

La « Recherche », c'est le voyage du narrateur dans sa vie intérieure. Il nous convie à le suivre dans son expédition, qui ressemble à celle de l'explorateur, qui au départ d'un filet d'eau suit le cours des ruisseaux, des rivières et des fleuves jusqu'à la mer, pour comprendre en fin de parcours de quoi la mer est faite. Ainsi va la mémoire, qui est un magma de réminiscences qui en forment le contenu.

³ « Méditations Cartésiennes » de Husserl, philosophe allemand considéré comme le père fondateur de la phénoménologie.

Un souvenir peut nous réjouir, nous faire de la peine ou nous émouvoir de beaucoup de manières. Mais ce n'est que quand l'on se tourne vers le passé que l'on découvre l'origine véritable de ces émotions.

Nous pouvons nous affranchir du temps en associant une sensation immédiate avec un souvenir lointain. Il y a ce moment-là une fusion dans la conscience, une sorte de catharsis qui chasse le temps. Les artistes connaissent bien cette sensation du temps qui disparaît dans la fièvre de la création.

Ce sont les petites choses du quotidien qui importent quand il s'agit de la vie intérieure. Les longues *phrases* descriptives de la « Recherche » sont parfois perçues comme interminables, voire ennuyeuses, voire logorrhéique, mais en réalité elles reproduisent la manière dont la mémoire elle-même fonctionne, et aussi, sans doute, celle du parler de Proust.

Il y a là dans la méthode de Proust quelque chose d'analogue à celle des « Essais » de Montaigne, qui n'écrivait pas ses ouvrages, mais les dictait. Dans le flux et reflux des réminiscences de la « Recherche », il n'y a ni agencement logique ni ordre. La pensée est continue et chaque pensée entraîne d'autres qui influent à leur tour sur l'état psychique. Ces associations s'enchaînent de manière aléatoire. Ce que décrit Proust n'est donc pas le réel, mais le *rapport* qu'il entretient avec le réel.

Les très longues *périodes* de la « Recherche » sont des merveilles du point de vue stylistique et esthétique. La virtuosité et le souffle poétique de cette écriture peut parfois donner le tournis par ses incises, ses digressions, ses parenthèses, ses tirets, ses points-virgules et ses métaphores. Mais c'est parce que les personnages, les événements et les choses sont décrits en détail de manière *impressionniste*, dans ce sens que décrire n'est pas expliquer, contrairement au *réalisme littéraire*.

La littérature qui se contente de « décrire les choses », de donner un misérable relevé de leurs lignes et de leur surface, est, malgré sa

prétention réaliste, la plus éloignée de la réalité, celle qui nous appauvrit et nous attriste le plus, ne parlât-elle que de gloire et de grandeurs, car elle coupe brusquement toute communication de notre moi présent avec le passé, dont les choses gardent l'essence, et l'avenir, où elles nous incitent à le goûter encore.

Si la réalité était cette espèce de déchet de l'expérience, à peu près identique pour chacun, parce que, quand nous disons : un mauvais temps, une guerre, une station de voitures, un restaurant éclairé, un jardin en fleurs, tout le monde sait ce que nous voulons dire ; si la réalité était cela, sans doute une sorte de film cinématographique de ces choses suffirait et le « style », la « littérature » qui s'écarteraient de leur simple donnée seraient un hors-d'œuvre artificiel.



« L'un des mensonges les plus courants est la pratique du déni de soi-même, de l'autosuggestion. Quand on ment à autrui il arrive que l'on soit confondu, mais quand on se ment à soi-même le taux de réussite est extrêmement élevé ». Dostoïevski

Nous donnons de nous-mêmes une image à laquelle nous finissons parfois par nous identifier, par paresse intellectuelle ou morale. Nous pouvons même, le cas échéant, la changer sous l'emprise du *bovarysme*⁴. Cette image relève du « *domaine public de la connaissance*⁵ », qui permet de communiquer de manière objective. C'est ce qui fait dire à Descartes que « *Le bon sens [la raison] est la chose du monde la mieux partagée*⁶ » Par exemple, quand deux médecins se rencontrent, ils peuvent échanger, pour autant qu'il est question de médecine, parce qu'ils peuvent se mettre d'accord du point de vue épistémologique⁷.

⁴ Sentiment d'insatisfaction de la vie qu'on mène (Emma Bovary de Flaubert).

⁵ Concept de Yeshayahou Leibowitz, chimiste, historien de la science, philosophe et moraliste mort en 1994.

⁶ « Discours de la méthode », 1637.

⁷ Domaine philosophique qui analyse, étudie et critique toutes les disciplines de la science, ainsi que leurs méthodes et leurs découvertes.

Mais nous avons également un moi intime, qui appartient lui au « *domaine privé de la connaissance*⁸ », qui filtre le réel de manière arbitraire et l'enrange dans notre conscience. Quand nous voulons communiquer au moyen de notre moi intime, nous nous heurtons à la subjectivité de l'autre et c'est l'impasse. Confronté à cette impasse, Proust enseigne que la seule communication possible *entre consciences* passe par le biais de l'art, parce que l'art ne se trompe pas. C'est dans ce sens que Proust dit que chaque homme porte en lui une œuvre.



*La grandeur de l'art véritable, [c'est] de retrouver, de ressaisir, de nous faire connaître **cette réalité** [ce moi intime] loin de laquelle nous vivons, de laquelle nous nous écartons de plus en plus au fur et à mesure que prend plus d'épaisseur et d'imperméabilité la connaissance conventionnelle que nous lui substituons, **cette réalité** [ce moi intime] que nous risquerions fort de mourir sans avoir connue, et qui est tout simplement notre vie.*

Par l'art seulement nous pouvons sortir de nous, savoir ce que voit un autre de cet univers qui n'est pas le même que le nôtre et dont les

⁸ Idem

paysages nous seraient restés aussi inconnus que ceux qu'il peut y avoir dans la lune. Grâce à l'art, au lieu de voir un seul monde, le nôtre, nous le voyons se multiplier et autant qu'il y a d'artistes originaux, autant nous avons de mondes à notre disposition, plus différents les uns des autres que ceux qui roulent dans l'infini, et bien des siècles après qu'est éteint le foyer dont il émanait, qu'il s'appelât Rembrandt ou Ver Meer, nous envoient encore leur rayon spécial [leur rayonnement].



L'amour, au sens romantique (ou romanesque) du terme, a une place importante dans la « Recherche », mais ne figure qu'en contretypé de la jalousie. Quand le narrateur repense à son amante Albertine, il dit « *Je sentais que ma vie avec Albertine n'était, pour une part, quand je n'étais pas jaloux, qu'ennui, pour l'autre part, quand j'étais jaloux, que souffrance.* » Il y là comme un rappel de la définition de Socrate de l'amour: « *on ne désire qu'une chose qu'on n'a pas. L'amour est la soif d'un bien dont nous sommes privés et dont la privation nous fait souffrir.*⁹ »

Les hommes, en particulier, dans la « Recherche » n'aiment que quand ils ne sont pas aimés ou qu'ils poursuivent un amour impossible. Ils sont malheureux parce qu'ils sont en proie à l'obsession de posséder les femmes. Ils ne comprennent pas que c'est précisément parce qu'elles lui échappent qu'ils croient les aimer, alors que ce qu'ils aiment en réalité, c'est leur propre désir.

Toutes les passions amoureuses de la « Recherche » finissent dans une forme ou une autre de mensonge, d'oubli, d'indifférence ou d'habitude. Proust insiste sur ce paradoxe qui fait que l'on peut s'enflammer à

⁹ Platon : « Le Banquet »

certains moments pour quelqu'un comme s'il y allait de sa vie, comme s'il n'y avait rien de plus important, et qu'on était prêt à tout sacrifier pour aboutir, mais que plus tard on ne comprend même pas comment, pourquoi ni par quoi on a pu être séduit.

Il y a dans la « Recherche » une histoire d'amour qui est un roman dans le roman et qui s'intitule « Un amour de Swann ». Charles Swann est d'origine juive mais fréquente néanmoins les milieux de l'Etat au plus haut niveau. C'est un dandy fin, riche, cultivé et oisif. Il a de nombreuses conquêtes féminines à son actif. Il tombe fou amoureux d'Odette de Crécy, une cocotte au passé sulfureux et à la réputation douteuse, qui ne lui correspond en rien, qui vit à ses dépens et qui le trompe aussi bien avec des hommes qu'avec des femmes. Swann est ravagé par la jalousie et souffre de tout son être.

« Ce pauvre Swann, dit ce soir-là Mme des Laumes à son mari, il est toujours gentil, mais il a l'air bien malheureux. Vous le verrez, car il a promis de venir dîner un de ces jours. Je trouve ridicule au fond qu'un homme de son intelligence souffre pour une personne de ce genre et qui n'est même pas intéressante, car on la dit idiote », ajouta-t-elle avec la sagesse des gens non amoureux, qui trouvent qu'un homme d'esprit ne devrait être malheureux que pour une personne qui en valût la peine ; c'est à peu près comme s'étonner qu'on daigne souffrir du choléra par le fait d'un être aussi petit que le bacille virgule.

Mais Swann finit par se reprendre et met un terme à cette aventure sur le point de le détruire. Cet épisode se termine par un soliloque où il retrouve son bon sens et s'écrie « *Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour, pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre !* »

Mais dans le tome suivant on est surpris de découvrir que quelque temps plus tard Swann s'est marié avec cette même Odette, et qu'ils ont même une fille, une jolie rousse espiègle qui s'appelle Gilberte. Cependant Swann n'est plus ce naïf énamouré qui avait perdu la tête. Odette est

maintenant son épouse légitime, mais elle l'indiffère désormais et il ne se soucie plus du tout de ses allées et venues.

Pratiquement aucun des personnages de la « Recherche » n'est fidèle en amour. La plupart des acteurs de cette tragédie humaine sont bisexuels et ont un rapport trouble, mensonger ou pervers avec leur partenaire attiré. La sexualité à l'état brut quant à elle est liée à la transgression, jamais au bonheur. Les hommes se marient de guerre lasse et les femmes par vénalité ou pour gravir l'échelle sociale. Non seulement il n'y a dans la « Recherche » pas d'amour heureux, mais il n'y a pas d'amour du tout au sens de l'amour-passion.

On refuse dédaigneusement, à cause de ce qu'on aime et qui vous sera un jour si égal, de voir ce qui vous est égal aujourd'hui, qu'on aimera demain, qu'on aurait peut-être pu, si on avait consenti à le voir, aimer plus tôt, et qui eût ainsi abrégé vos souffrances actuelles, pour les remplacer, il est vrai, par d'autres.

*...j'étais pour longtemps encore à l'âge où l'on n'a pas encore **abstrait** [renoncé à] ce plaisir de la possession des femmes différentes avec lesquelles on l'a goûté, où on ne l'a pas réduit à une notion générale qui les fait considérer dès lors comme les instruments interchangeables d'un plaisir toujours identique.*



« Le seul livre vrai, un grand écrivain n'a pas, dans le sens courant, à l'inventer puisqu'il existe déjà en chacun de nous, mais à le traduire. Le devoir et la tâche d'un écrivain sont ceux d'un traducteur. »

Tout à la fin de la « Recherche », dans « Le temps retrouvé », le narrateur arrive au bout de sa quête. Lors d'une soirée dans un salon, alors que cela fait des années qu'il n'a pas participé à des mondanités, il a l'impression d'assister à un bal costumé. Mais en y regardant de plus près, il prend petit à petit conscience que les invités sont des personnages qu'il fréquentait naguère, quand ils étaient jeunes et frétilants, mais qui sont maintenant vieux et éteints. La grosse dame qui l'interpelle n'est autre que Gilberte, son premier amour, que sa conscience a retenue comme l'archétype de ses passions et de ses désamours, mais le temps a fait son œuvre et il n'a même plus la tentation de lui dire qu'elle l'indiffère. Il comprend dès lors que le Temps n'existe qu'au passé, que la mémoire en est le sanctuaire, et que sa vocation d'écrivain est de le retrouver, et c'est ainsi qu'il prend la résolution d'écrire pour aller à la recherche du temps perdu.